

Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde
Band: 36 (1937-1938)

Artikel: La Fête-Dieu au Val d'Illicz
Autor: Esborrat, Basile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-113426>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Miszellen. — Mélanges.

La Fête-Dieu au Val d'Illicz.

Par BASILE ESBORRAT.

La Fête-Dieu fut toujours dans notre vallée la solennité la plus imposante du culte catholique grâce à la parade militaire organisée dans chacun des trois villages, à tour de rôle.

Toutefois, les parades furent suspendues durant la Grande Guerre.

De nos jours, elles se renouvellent moins souvent, bien que la population toute entière trouve naturel et juste d'offrir annuellement une modeste réjouissance aux protecteurs de nos foyers.

Les parades actuelles observent encore les mêmes habitudes qu'autrefois, mais ce que nous ne verrons plus ce sont : les éblouissants habits du 19^{me} siècle, surtout ceux du service étranger ; la fanfare de 1830, musique de fête jusqu'en 1878 ; la charge en douze temps exécutée jusque vers 1848, avec la capsule ou même le fusil à pierre ; l'habit de pénitent porté jusqu'au début du 20^{me} siècle à la procession par les confrères et consœurs du Saint-Sacrement¹⁾. En outre, pour respecter le Motu-Proprio, la fanfare n'entre plus à l'église pour l'offrande solennelle. Néanmoins les parades n'ont pas perdu tout leur attrait et on les voit revenir avec plaisir.

Un comité est nommé à chaque manifestation pour organiser, avec la permission des autorités communales, la parade de l'année suivante. Le principal animateur est le porte-drapeau, parce qu'il tient à faire honneur à ses engagements sans oublier ceux de ses camarades qui lui avaient promis leur aide financière lors des mises.

L'autorisation est demandée par l'autorité communale au département militaire qui fournit les cartouches d'exercice et la poudre que la commune paie, de même que le vin d'honneur.

La veille de la fête, au carillon de midi, une salve de trois formidables coups de mortier annonce la fête. Il en est de même à l'angélus du soir et à celui du matin vers 4 h. Dès 1878, l'Echo de la Vallée jouait la retraite la veille et, le matin de la fête, la diane à l'aube. L'église, les maisons du village et celles sur le parcours de la procession sont pavoisées de drapeaux, d'oriflammes et ornées de petits sapins et mélèzes choisis par les gardes-forestiers dans les forêts bourgeoises.

Les militaires qui participeront à la parade sont prêts bien avant l'heure sur la place publique pour la remise solennelle du drapeau bourgeois avec lequel ils assisteront à la première messe dite à leur intention. Durant l'office

¹⁾ L'habit de pénitent des confrères et consœurs de l'Archiconfrérie du Saint-Sacrement peut être comparé à une longue et ample chemise de toile blanche, plissée à la ceinture par un cordon blanc à flocons. Les consœurs se coiffent, en outre, du voile et les hommes, d'un bonnet pointu de la même toile légère, en forme de pyramide, bonnet phrygien d'un aspect bizarre. Jusqu'à nos jours, ce fut l'habit dont on revêtait les défunts pour les ensevelir.

Durant la procession qui se déroule à quelque 300 m. jusqu'au Calvaire, à la bifurcation de l'ancienne et de la nouvelle route de Champéry, les chants rituels¹⁾ de la chorale alternent avec les marches solennelles de la fanfare et des tambours. Pour les processionnaires, la conversion vers la croix de mission est le moment le plus favorable à s'admirer réciproquement.

Un grand reposoir est dressé sur la place publique et quand la procession est formée en un grand carré limité par les maisons voisines, la bénédiction solennelle est donnée, suivie des salves (pelotons, mortiers, roulement de tambours) que renvoie avec une force remarquable l'écho du torrent des Crottés.

La procession rentre à l'église après avoir traversé en silence la grande allée du cimetière, en souvenir des chers disparus. Ces quelques minutes de recueillement forment un contraste frappant avec l'entrain débordant qui ira crescendo jusqu'à la fin de la journée. Une salve salue le clergé (spécialement l'officiant) à sa sortie de l'église, puis c'est le retour au point de départ, soit la grande place publique. Une grande table y est apportée pour recevoir les quatre gâteaux qui, au moyen d'un compas de menuisier seront partagés exactement entre tous les participants, représentant la contrevalet de leur carte de fête (1/2 kg environ à 1 fr.). Le milieu de chaque gâteau est réservé aux autorités : prieur, vicaire, président, juge. La garde du chœur qui, durant la grand' Messe, fut à la peine, a l'enviable corvée d'opérer la distribution. « J'ai beau avoir servi à Rome et à Naples, cette visite domiciliaire demeure parmi mes meilleurs souvenirs », nous disait le vieux sergent Florentin Bérode, qui, à l'instar des grenadiers du 1^{er} Empire, usait d'un innocent subterfuge en corsant sa belle moustache avec de la queue d'écureuil afin d'accentuer sa redoutable mine guerrière. Pendant ce temps, les militaires boivent le vin du drapeau, car à partir de 3 h. il serait trop tard, nos braves devant faire face à des assauts de générosité.²⁾ Midi a sonné : « Formez les faisceaux et licenciement jusqu'à 2 h. Ceux qui ont des femmes, qu'ils les retrouvent ; ceux qui n'en ont pas encore, qu'ils aillent en chercher ! » Recommandation superflue, car la population envahit les cafés et surtout le restaurant communal où chacun se sent chez soi. Le mari militaire est en compagnie de son épouse et de ses enfants. Ces derniers auront le délicieux gâteau. Les grandes personnes se régaleront de salé bien arrosé. Chaque établissement a son orchestre rustique. Les jeunes gens donneront toute la théorie des vieilles danses sous l'œil malicieux et sympathique de leurs futures que la défense ecclésiastique cloue à leurs chaises.

Deux heures ont sonné, les tambours battent le rappel dans les ruelles du village. La troupe se rend en cortège devant l'église pour les vêpres et tire une double salve au Magnificat. Dès 3 h. 1/2 commence ce que l'on appelle : Rendre les honneurs aux autorités : prieur, vicaire, président, juge reçoivent tour à tour la visite de la troupe devant leurs demeures. Ils se déclarent heureux de recevoir les militaires et la réception dépasse parfois les limites de la générosité. Les pas-redoublés alternent avec les vieilles chansons. L'on rit et l'on boit en toute simplicité si bien que plus d'un revient quelque peu attendri de ce quadruple pèlerinage, mais il faut garder bonne contenance, ne pas déshonorer l'habit militaire et surtout éviter d'être la risée d'un nombreux public,

¹⁾ *Tantum ergo, Sacris solemniis, Verbum supernum* (tout en plain-chant grégorien). — ²⁾ Le vin est offert par les différentes autorités : religieuses et civiles.

local ou venu des communes voisines, qui suit avec attention les faits et gestes des heureux troupiers.

Pour la sixième fois, la troupe revient sur la place publique afin d'exécuter des décharges de peloton en l'honneur du Conseil communal, du commandant, de la fanfare, du comité de fête et du porte-drapeau.

Reste une des phases les plus délicates de la journée : la mise du drapeau. Les militaires forment cercle autour du porte-enseigne. Le premier militaire qui se propose de miser le drapeau, le prend des mains de l'ancien porte-enseigne, le fait flotter en criant une première mise : 10 pots (15 litres). Un second militaire fait à son tour flotter l'étendard au-dessus des miliciens en criant une nouvelle mise en surenchère. A chaque mise, les tambours, dont l'un avec une caisse de 1812, battent un roulement. Il arrive parfois que, par suite de compétitions de familles les mises atteignent une valeur exagérée et l'officier surveillant l'enchère arrête celle-ci quand il estime que la prochaine parade sera suffisamment arrosée. Le dernier miseur assume ainsi la charge, parfois assez onéreuse, de payer de 80 à 100 litres ou même plus l'honneur de porter le drapeau bourgeoisial à la prochaine parade (Fête-Dieu ou Saint-Maurice, fête patronale, 22 septembre¹).

Pendant que la fanfare joue : Au drapeau, le nouveau porte-enseigne va rapporter la belle bannière dans la salle du Conseil communal, autrefois c'était à la sacristie. Le commandant, qui est presque toujours un officier originaire de la commune, ordonne une dernière salve dite de clôture et fait sonner la déconsignation en prenant congé de la troupe dans les meilleurs sentiments.

Parfois, la fin de la fête coïncide avec le coucher du soleil qui, du haut de la colline, semble quitter à regret cette simple mais touchante manifestation de toute une population unie dans un même idéal : le culte de Dieu et l'amour de la Patrie.

¹) Les quelques parades organisées lors de la fête patronale étaient moins réussies que celles de la Fête-Dieu, à cause des jours plus courts, du temps souvent incertain et aussi parce que les montagnards ne sont pas désalpisés.